

Courriers du vicomte de Pontbellanger

expédiés de Jersey

1794-1795

Jersey, 8 décembre 1794 – au Comité catholique et royal

Nous (le chevalier de La Marche et lui) vous adressons l'état des émigrés que nous avons fait passer, conformément aux ordres de M. Godefroy (le prince de Bouillon).

1°. M. le comte de La Roque, né à Mortain, en basse Normandie. Ses terres sont situées aux confins de la province de Bretagne ; il connaît un grand nombre de royalistes dans son canton ; il sert le roi depuis plus de vingt ans ; il nous a paru susceptible d'être employé utilement, en renouant, s'il est possible, les fils de la coalition normande dont il a été membre. Il a les talens militaires et les connaissances de détail nécessaires pour être employé utilement comme major.

2°. M. le chevalier du Bouayx, né à Ploermel, sert le roi depuis onze ans dans le Béarn. Nous le jugeons par son activité et son zèle, susceptible d'être employé dans l'état-major de quelque corps.

3°. Guillaume Morel, âgé de 29 ans, de la paroisse de Kerlantin, évêché de Dol, propriétaire, laboureur et fermier de Monseigneur l'évêque de Dol, appartenant à une famille honnête, qui aida de tous ses moyens les royalistes, lors de leur marche sur Granville.

Jersey, 22 janvier – au comte de La Boissière à Londres

Le départ du paquebot¹ presse, cependant je dois vous dire que non seulement il n'a pas existé de souscription publique pour aller en France, mais que jamais aucun de nous n'a été en évidence ; que le prince est le seul qui paraisse chargé de cette besogne et que nous n'avons avoué avoir à ce sujet votre confiance ... Soyez certain que nous exécutons vos ordres avec la discrétion nécessaire ... J'ai vu M. de Boisberthelot et ses compagnons ; ils resteront ici plus longtemps qu'ils ne l'ont compté ; le temps est affreux, il tombe tous les jours de la neige. Nulles nouvelles ne peuvent arriver de France. Je ne prévois pas quand il sera possible de faire passer des prêtres, des hommes des compagnies franches et nobles. La correspondance ne peut avoir lieu par rapport au mauvais temps, et les bateaux que l'on compte envoyer ; sont si petits, que d'ici à longtemps il ne faut penser à en envoyer. Je ferai des imprimés que vous nous envoyez l'usage prescrit. Je pense qu'il vaut mieux ne pas les publier quoique j'apprenne dans ce moment qu'ils sont connus à Londres...

¹ Descente dans la baie de la Fresnaye

Jersey, 1er février – au marquis de Ménilles (le comte de Puysaye), à Londres

Je suis venu au Vieux-Château, où j'ai trouvé le prince de Bouillon occupé de tout ce qui peut nous être utile. Mais il est constamment contrarié par un puissant rival (Falle) : des principes opposés divisent les deux commandants ; et il est impossible que celui qui nous sert avec tant d'intérêt réussisse dans ses entreprises, quand une correspondance opposée et un espionnage continuel entravent ses opérations...

Je vous jure que le prince est bien contrarié. Secondez son zèle ; tous les français vous en auront la plus grande obligation.

Jersey, 17 février – au marquis de Ménilles (le comte de Puysaye), à Londres

Mon général,

Les hommes² sont sûrement débarqués ... et nous calculons que dans la nuit de lundi à mardi on a débarqué les effets si essentiels à nos amis ...

Sitôt que nous connaîtrons le succès de cette entreprise, il partira un bâtiment qui vous rendra un compte exact et détaillé ... Envoyez tout ce que vous avez d'assignats prêts, et mettez la plus grande activité à en faire et à nous en envoyer ...

MM. de Tinténiac et de La Vieuville ont rassemblé soixante gentilshommes et hommes des compagnies franches. Cette compagnie sera rassemblée demain 18 au Vieux-Château et partira le soir ou le lendemain matin, avec quatre chaloupes et deux bâtiments armés. Ne doutez pas que le débarquement ordonné ne s'effectue. Ce débarquement se fera sur un autre point que celui qui a été effectué dimanche comme nous l'espérons. Si on mène une compagnie si nombreuse, c'est que les deux chefs n'ont pu résister aux sollicitations des nobles réfugiés dans cette île...

Le comte de Boisberthelot attendra ici la certitude du succès, et se rendra le plus promptement possible auprès de vous. Il ira vite s'il vous porte de bonnes nouvelles.

Jersey, 19 février – au marquis de Ménilles (le comte de Puysaye), à Londres

Mon général,

Nous souffrons quand nous voyons partir nos camarades pour la France, car nous regrettons de ne pas partager leurs dangers et leur gloire. Mais nous obéissons.

Monsieur Windham, dont je n'ai obtenu les bontés qu'à votre recommandation, ne doit recevoir que par vous le témoignage de ma reconnaissance ; aussi j'ose vous prier de lui offrir cet hommage, ainsi que celui de mon entier dévouement. En me proposant une compagnie dans le corps de M. le comte Dutrezor, il me fait l'offre la plus agréable, et je mettrais le plus grand prix à servir sous les ordres de ce chef dont les talents sont généralement connus et dont le zèle pour la cause, que vous défendez

² Les trois normands Vasselot, de Pange et Ducoudray partirent le 15, emportant ce qui était demandé par l'armée catholique.

avec tant d'avantages, ne peut être peint avec des couleurs trop vives ; mais je ne dois point accepter une place qui est destinée à mon frère que M. Dutrezor a porté sur la liste des officiers qu'il juge susceptibles d'être employés dans les compagnies normandes (je suis fixé en Bretagne depuis mon mariage).

Le prince de Bouillon a bien voulu recommander mon frère pour cette place à M. Windham et à vous, me permettez-vous de me joindre à eux pour solliciter le plus vivement possible pour le comte de Pontbellanger la place de capitaine dans le corps de M. du Trezor ? Je ne peux être plus heureux que par la juste préférence qu'il obtiendra sur moi ; rendez-moi, Monsieur le Comte, le service signalé de me mettre à même de lui apprendre cette bonne nouvelle.

Si le ministre trouve qu'il ne soit pas juste de placer deux frères, je le prie de ne plus me compter au nombre des capitaines dans le régiment de M. Dudresnay ; autant cet abandon me fait plaisir dans cette circonstance, autant il me serait amer s'il était commandé par le refus qu'il m'aurait fait de me nommer à cet emploi, lui qui depuis deux ans m'a destiné successivement à un emploi supérieur dans la coalition de Bretagne, à une majorité dans son corps, et enfin à une compagnie dans son régiment.

Je ne vous dit rien sur tout ce qui se passe ici, je laisse au chevalier le plaisir de vous apprendre avec quel enthousiasme on s'est empressé de partir ; tous mes compagnons vous offrent leurs hommages respectueux, auxquels je joins la reconnaissance avec laquelle jésuis, mon général, votre très humble et très obéissant serviteur.

Jersey, 23 février – au marquis de Ménilles (le comte de Puysaye), à Londres

Mon général,

Le même bâtiment va vous porter deux lettres, mais ayant été très occupé, je crains d'avoir oublié de vous rendre compte du débarquement des six premiers, *Vasselot, de Panges et autres*.

Nous avons la certitude qu'ils sont à terre avec leurs sacs et paquets, mais on n'a pu rien débarquer après eux. On croit que trois matelots anglais ont été pris dans une petite chaloupe ; le bâtiment qui a fait cette expédition a été jeté par la tempête à Guernesey et n'est pas encore revenu, ce qui fait que nous n'avons pas de détails bien certains.

Nous espérons enfin que demain notre petite armée, qui est retenue, partira. Aujourd'hui, le temps est plus calme, tout est préparé, mais je dois vous dire que les fusils dont ces messieurs sont armés, qui sont de bons fusils de rang, sont trop lourds et surtout trop longs pour armer une troupe légère de ce genre, à laquelle il faudrait des fusils à deux coups, sinon de bonnes carabines ; les pistolets ne sont pas mauvais, mais ils sont extrêmement gros, les ceintures sont commodes, et les poignards bien faits.

Jersey, 2 mars, – au marquis de Ménilles (le comte de Puysaye), à Londres

Mon général,

Nous apprenons que dans la nuit du mardi au mercredi 25 février, le chevalier de La Boissière (Tinténia) s'est embarqué avec quinze compagnons, dont trois normands, qui n'avaient pas pu mettre pied à terre en même temps que Vasselot, de Pange et Le Coudraie faisaient partie. Ce brave détachement, embarqué sur un bâtiment très petit, a été chassé par une chaloupe canonnière et est entré dans la rade du Vieux-Château, vendredi au soir ; quelques heures après, ils se sont rembarqués sur le Daphné, lougre de vingt-deux canons, marchant supérieurement, accompagné d'un plus petit bâtiment. Nous n'avons jusqu'à présent aucune connaissance de cette entreprise, et nous craignons que les changements fréquents de vent, et que des tempêtes assez fortes, n'aient encore contrarié cette opération ; nous sommes désolés ; tous ces contre-temps sont affreux, mais on ne peut accuser personne ; il y a partout de la bonne volonté, et chez les Français une ardeur admirable. Ceux qui sont demeurés au Vieux-Château, sous les ordres du chevalier de La Vieuville, au nombre de soixante-dix, attendent leur tour avec impatience ; mais on voudrait que les seize premiers eussent pénétré pour amener des forces à la côte, et des moyens pour transporter les effets qui sont si nécessaires. Samedi, il a passé un convoi français de Bretagne en Normandie, au nombre de vingt-cinq voiles. Ce qui fait que les patriotes avaient établi des croiseurs qui gênent beaucoup la correspondance. Tant que le prince n'aura à ses ordres que des bâtiments appartenant au commerce, qui seront commandés par d'autres officiers que ceux du roy, la correspondance demeurera paralysée, quelle que soit l'activité et la bonne volonté du chef pour des entreprises décisives et vigoureuses. La classe mercantile ne vaut rien ; des officiers zélés pour le roi, avides de gloire et désirant leur avancement, sont ceux qu'il nous faut. Si nous sommes assez heureux pour qu'on nous envoie des frégates, nous ferons certainement de meilleure besogne, surtout ce printemps, où la saison nous contrariera moins que cet hiver, qui n'a permis aucune entreprise. Gosset, que vous connaissez est parti sur le Daphné ; j'espère beaucoup du zèle, du dévouement et du courage de ce jeune officier.

Vous trouverez ci-jointe une lettre de M. de Guernisac, il vous prévient que M. Dudresnoy (du Dresnay) est occupé de ne plus nommer dans son régiment ceux qu'il sait vous être attachés. MM. le chevalier de Lamarche (La Marche) et vicomte de Pontbellanger doivent être dans ce cas ; ne pourriez-vous pas empêcher cette injustice, M. Dudresnoy a pris avec ces officiers des engagements positifs.

Boisberthelot attend, pour partir, des nouvelles à vous porter ; tous vos amis vous assurent de leur dévouement et de leur respectueux attachement.

Jersey, 3 mars, – au marquis de Ménilles (le comte de Puysaye), à Londres
(cosignée avec le chevalier de La Marche)

Mon général,

Nous vous avons rendu compte hier de tout ce qu'on avait préparé pour mettre à terre le chevalier de La Boissière (Tinténia) et ses compagnons. Nous n'avions pas alors connaissance du retour du lougre le Daphné ; nous ne vous parlerons d'aucuns détails sur le succès de cette entreprise. Le chevalier de La Vieuville, avec lequel nous sommes, nous donnant connaissance de la lettre qu'il vous écrit, soyez certains que nous mettrons le plus grand soin à vous instruire du succès de la seconde entreprise. Nous voyons avec amertume partir les braves chevaliers sans les accompagner. Nous qui

sommes venus à Jersey, il y a près de deux ans, avec l'espoir de passer en France, nous ne prétendons à aucune préférence, etc.

Expédition de La Vieuville et Boisberthelot

Projetée dès les premiers jours de janvier et réalisée courant avril

Jersey, quartier général de la marine, 25 mars, – au marquis de Ménilles (le comte de Puysaye), à Londres

Mon général,

Il vient d'arriver six prisonniers qui se sont échappés de Tréguier avant-hier où ils ont pris un bateau pour se rendre ici ; ils étaient dans les prisons de Quimper d'où ils sont partis le 15 mars ; dans leur traversée de Quimper à Tréguier ils ont trouvé tous les paysans on ne saurait mieux disposés. Ils disent que la presque totalité des Français est aristocrate, que l'armée de Charrette est forte de 180,000 hommes, que les chouans sont au moins aussi redoutés que les vendéens ; ils disent encore que les chouans ont des affaires tous les jours, qu'il est vrai que Charrette est entré dans la ville de Nantes, mais qu'il est retourné à la tête de son armée qui est dans le meilleur état. Ils nous donnent les plus grandes espérances, et le prince de Bouillon ne fait qu'attendre les forces maritimes qu'il a demandées pour ouvrir la communication sur la côte de la manière la plus active, il attend avec impatience le retour du chevalier de La Vieuville, il espère qu'il vous précèdera de peu de moments. Il pense, mon général, que sans votre présence les entreprises de nos amis ne peuvent être que partielles ; les grands coups ne pouvant être portés que lorsque vous commanderez... Les prisonniers venus ici, qui sont des honnêtes gens de Jersey, ajoutent que deux jours avant leur départ, il y a eu une affaire à Lamballe où les royalistes sont restés vainqueurs. La ville s'était mise en insurrection contre les campagnes parce qu'elle manquait de pain. ; tant de chouans défendront leurs foyers nous avons lieu d'espérer que les patriotes seront vaincus et s'ennuieront à la fin du républicanisme.

M. le comte Dutrézor a reçu du ministre une lettre par laquelle il est dit que la distinction des provinces n'est point ordonnée, qu'elle n'est plus tolérée. Cette explication a produit cet effet ici, que les gentilshommes bretons, qui par habitude et aussi par principe, ne se divisent jamais, restent en général attachés au rassemblement de M. le prince de Léon ; les gentilshommes normands ainsi que ceux des autres provinces pouvant disposer d'eux plus librement, ont pu s'inscrire sous les ordres du prince de Léon, de manière que le nombre de gentilshommes pour M. Dutrézor est peu considérable. Il vous prie de faire savoir au ministre que ce n'est ni à sa négligence ni au peu de confiance qu'il a su inspirer à ses compatriotes qu'on doit en imputer la faute. Il vous demande d'obtenir qu'il soit accordé des passeports à ceux qui voudront venir de Londres et qui seront présentés par MM. le comte de Pontbellanger (son frère) et chevalier de Jartilly ; les deux tiers des gentilshommes réfugiés dans cette île sont bretons, il n'y a qu'un tiers de normands. Si on enlève pour le prince de Léon et le corps de M. le comte de Williamson, le comte Dutrézor, après avoir eu, le premier, l'avantage du commandement des nouveaux cadres, restera ici sans la possibilité de former ses compagnies. Le prince de Bouillon, dont je suis le secrétaire en ce moment, vous prie de recommander d'une manière particulière à M. Windham les intérêts du comte Dutrézor, qui est si recommandable par ses talents, ses services, et

son entier dévouement au bon parti. Le comte Dutrézor a reçu hier qu'il n'avait à sa nomination dans son corps qu'une place de capitaine, trois de lieutenants et trois de sous-lieutenants ; il ne demandera pas pour capitaine le comte de Pontbellanger parce qu'il est instruit par le prince de Bouillon des bonnes intentions du ministre pour cet officier, pour lequel il espère qu'on a réservé une place.

Le prince de Bouillon vous prie de vouloir bien l'abonner pour le *Courrier de Londres*, et désire recevoir ce journal le plus tôt possible. Il est occupé dans ce moment à écrire au ministre, ce qu'il fait qu'il ne vous écrit pas lui-même. Il vous dit un million de choses, il espère vous voir bientôt. Je suis logé chez lui et comblé de ses bontés. Agréez, je vous prie, mon général, l'assurance de mon dévouement et du respectueux attachement avec lequel je suis Votre très humble et très obéissant serviteur,

En PS : Ce n'est que par une voie indirecte que le prince a su les détails des prisonniers échappés. M. Falle, lieutenant gouverneur et commandant ici, les retient et ne veut pas qu'ils soient instruits avant le départ du paquebot. Vous voyez combien il est nuisible que le commandant chargé de la correspondance soit gêné ainsi dans ses opérations. Il n'a su ce que je vous mande que par un officier de police ; il espère cependant les voir aujourd'hui et être en mesure de rendre compte au public.

Nous venons de parler aux prisonniers, les détails ci-dessus sont exacts. Tous les Bretons, disent-ils, attendent avec impatience les Anglais ; ils comptent qu'ils vont arriver, c'est leur unique consolation. *Le pain vaut un écu la livre*, encore il est très mauvais. Le peuple se plaint de la convention ; il dit qu'il est trompé par tout le monde. Les hommes assurent que si les Anglais paraissaient, sur cent il n'y en aurait pas deux qui seraient contre eux.

Charrette est entré réellement à Nantes avec six cents cavaliers. Il y a laissé des propositions pour la convention ; si elles ne sont pas acceptées, il marchera sous trois mois et traversera la France. Il est retourné à la tête de son armée.

Il se disait à Quimper que Caillaux avait comploté avec Charrette le renversement de la République. Boishardy est extrêmement redouté par les républicains qui le cherchent avec soin, et ne peuvent l'attraper ; les paysans disent qu'il saute quinze pieds de haut, et qu'il a désarmé plusieurs fois quatre hommes lui tout seul. Lamballes a été pillée par les paysans.

Jersey, 16 avril, – au marquis de Ménilles (le comte de Puysaye), à Londres

Je ne vous parlerai pas, mon général, des détails sur l'entreprise qui n'a pas réussi et dont M. d'Allègre a été témoin ; j'espère qu'il aura jugé comme moi que cette difficulté qui n'a pas été occasionnée que par le retard dans l'exécution de cette entreprise n'effrayera pas les ministres quand ils apprendront qu'avec le détachement sous les ordres de M. de La Vieuville, on aurait pénétré très facilement ; mais le convoi n'aurait pas pu suivre, et votre objet n'eut pas été rempli. J'ai obtenu du prince la permission d'aller être témoin de cette expédition, décidé à partager la gloire du débarquement et revenir ici où vos ordres me fixent. Nous pensons ici que votre présence à la tête d'une entreprise est indispensable ; je désirerais que ce fut votre avis, j'aspire depuis longtemps après l'honneur de combattre sous vos ordres. C'est ici le vœu général, et vous réussirez quand vous vous présenterez dans un pays où vous réunissez la confiance générale. Je suis, avec respect, mon général, etc.

A Jersey, au vieux château, ce 23 avril 1795, – au marquis de Ménilles (le comte de Puysaye), à Londres

Mon général,

Le prince de Bouillon espérait avoir de vos nouvelles par le courrier. Votre silence l'inquiète ; il me charge de vous en faire part. Il a envoyé sur la côte de Saint-Briac un de ses lougres pour tâcher de découvrir les signaux du chevalier de La Vieuville ou ceux de nos amis ; mais toute cette côte est tellement hérissée de bâtiments, qu'il est impossible d'approcher et, conséquemment de pénétrer dans aucune haie ni dans aucune anse ; il enverra demain sur la côte de Saint-Coulon. Comme il a donné sa longue-vue au chevalier de La Vieuville, il vous prie de lui en faire avoir une ou plusieurs ; la sienne était excellente, il la regrette beaucoup.

Les nouvelles de paix générale ou particulière ne nous inquiètent pas, puisque vous ne nous dîtes rien sur cet objet si important. Un projet si désastreux ne peut avoir été conçu dans les Cabinets sans que vous en ayez été instruit, et d'après votre silence, nous éloignons toute idée de pacification³, nous vivons dans la douce persuasion que sous peu de jours nous vous verrons : nous pensons que le bonheur de l'Europe tient à votre présence en Bretagne ; cette idée justifie notre impatience.

Désirant passer en France le plus tôt possible, j'ai remercié le comte Dutrézor de l'offre qu'il m'a faite de la place de capitaine aide-major dans son corps. M. le prince de Bouillon, auquel le général m'a demandé, a désiré que je ne prisse aucun engagement ; je suis ravi de cette disposition et je serai bien aise qu'elle valût à mon frère (pardonnez mon importunité), le commandement du cadre que vous aviez bien voulu me proposer au nom de M. Windham et que je n'ai pu refuser qu'en faveur de mon frère. Je ne mets de prix qu'à passer avec vous et combattre près de vous ; j'éloigne sans regret toutes propositions, nulle ne me présente le même bonheur. M. Dutrezor est affligé que son organisation ne soit point aussi avancée que celle de MM. le comte de Williamson et prince de Léon, il se recommande à vous, je lui dois de l'attachement et de la reconnaissance, aussi j'ose vous prier de vous intéresser à lui.

Je suis avec respect, mon général, votre très humble et très obéissant serviteur.

A Jersey, au vieux château, ce 23 avril 1795, – au marquis de Ménilles (le comte de Puysaye), à Londres

Le chevalier de La Vieuville, qui est parti pour l'Angleterre après le retour du *Daphné* des côtes de France, vous aura sûrement instruit de tout ce qui s'est passé avant son départ ; nous n'avons à vous apprendre que le retour du pilote Rebours avec huit hommes de l'équipage du *Daphné*, en sorte qu'il n'est allé en France que M. d'Andigné avec son détachement et cinq hommes de l'équipage du lougre total y compris Ste-Croix, etc.

Le comte de Boisberthelot part pour aller vous rejoindre, il a été sensiblement touché du départ de La Vieuville sans lui ; il se plaint de cet oubli et aussi de ce qu'on le compte pour si peu de chose ; je suis fâché que les plaintes et les détractations aient lieu parmi nous, vous êtes le père de famille, vous conciliez tout et ferez si bien que nous nous accorderons pour opérer le bien.

Vous me traitez, mon général, avec tant de bonté, que je m'adresse à vous pour les petits détails de mes affaires avec autant de confiance que si j'avais l'honneur d'être connu de vous, et vous jugerez qu'elle s'étend bien loin puisque je vais vous confesser mes faiblesses.

³ Le traité de la Mabilais a pourtant été signé le 20 avril. La paix sera brisée le 27 mai.

M. du Dresnay, dont l'ombre me poursuit, a fait appeler tous les officiers de son corps, et je ne suis pas compris dans cet appel ; je suis ennuyé d'être trompé et mystifié par cet homme intrigant qui, depuis deux ans, abuse trop hardiment de ma douleur ; s'il a eu assez peu de pudeur pour m'oublier dans son travail, je vous demande la permission d'aller pour un moment en Angleterre, j'apprendrai aux ministres ce que c'est que ce colonel qui a tant abusé de leur confiance, je ne reterai là qu'un moment, et je me rendrai ensuite où vos ordres m'appelleront. J'ai donné à Boisberthelot un blanc-seing pour toucher mes appointements, c'est encore ajouter à ma honte ; se peut-il que ce petit homme m'ait si hardiment trompé !

Je suis toujours retenu chez moi par la fièvre

Agréez, mon général, etc.

A Jersey, ce 12 mai 1795 – au marquis de Ménilles (le comte de Puyssaye), à Londres

Mon général,

J'ai à vous informer du départ du comte de Boisberthelot avec quinze émigrés pour les côtes de France, qui aura lieu demain s'il n'est pas encore retardé par l'ordre de Sir Richard Strant (Strachan), commodore de la station de Jersey. Dimanche 10 mai le vent était très bon, le prince avait donné l'ordre aux deux lougres, *L'Aristocrate* et *Le Royaliste*, de mettre à la voile, ce qui s'exécuta vers les onze heures du matin ; un quart d'heure après les frégates arrivèrent, et, au lieu de croiser comme on en était convenu, firent rentrer les lougres sur lesquels on avait embarqué soixante militaires émigrés et trois prêtres. Ces messieurs étaient si serrés et si mal à l'aise qu'on les a débarqués pour passer la nuit au vieux château. Aujourd'hui ils se sont embarqués à huit heures du matin ; le vent étant très fort et de la partie de l'ouest, ils ne sont pas sortis. Le comte de Boisberthelot, désolé des retards qu'éprouve son expédition et jugeant qu'elle s'exécutera plus facilement avec un petit bateau qu'avec de gros lougres, a réduit son détachement de soixante-trois à quinze, et j'espère qu'il partira demain avec M. D'Allègre. Sitôt que nous vous saurons à terre, je me rendrai auprès de vous ainsi que MM. de Guernisac et de Keroulas, conformément à vos ordres qui nous ont été transmis par le chevalier de la Boissière. M. de La Prévalaye arrivé, nous allons nous occuper de l'organisation des cadres de la division de M. le prince de Léon. M. Dutrezor est fort avancé pour la sienne, toute la noblesse montre beaucoup de zèle pour le service (La division de Dresnay avait été scindée en deux données au prince de Léon et au comte du Trésor).

Le 9, les frégates anglaises prirent connaissance d'un petit convoi qui sortait de Cherbourg faisant route pour Brest ; le convoi était composé de treize voiles ; un petit lougre s'est échappé, un transport a été brûlé ; le reste est arrivé dans la rade du vieux château, deux carcassières ou chaloupes canonnières, et les autres transports chargés de bois de construction, de salaisons, et de soixante barils de poudre. Tous les bâtiments chassés par les forces anglaises s'étaient réfugiés sous le fort de Surtainville près Carteret ; les frégates ont battu le fort, le feu a commencé avant quatre heures du matin et n'a fini qu'après dix heures, époque à laquelle elles ont fait taire la batterie forte de deux ou trois pièces de canon, servies par des hommes qui paraissaient être des paysans. On n'a vu aucun uniforme ; un jeune monsieur plus élégant que les autres, se montrait beaucoup, pendant le combat ; les hommes des équipages patriotes mirent leurs canots à la mer, et se sauvèrent à terre, de manière

que nous avons peu de prisonniers, et les hommes qu'on a interrogés n'apprennent rien de bien intéressant. Ils disent, comme les papiers publics, que tout le monde désire la paix, qu'on y compte, que la misère est grande, et, d'après leur rapport, il paraît que les côtes de Normandie ne sont pas garnies de forces. Les sans-culottes sont plutôt lassés de la guerre et de leur misère qu'empressés de voir revenir leur religion et leurs prêtres qu'ils ont oubliés, la noblesse qu'ils ont dépouillée ; le nom du roi n'est rien pour eux ; s'ils le désirent, ce n'est que pour avoir la paix et faire une fin.

Depuis longtemps, je désire être assez heureux pour avoir l'honneur de vous voir et être connu de vous ; je vois arriver ce moment avec le plus grand plaisir ; sitôt que l'expédition sera faite, je m'empresserai de me rendre à vos ordres, et je serai bien heureux si je mérite vos bontés. Je suis, avec le plus respectueux attachement, mon général, etc.

En PS : Je porterai à M. le baron de Gras son brevet et à Tinténiac sa malle.

A Jersey, ce 12 mai 1795 – au marquis de Ménilles (le comte de Puysaye), à Londres
Vieux-Château, à neuf heures du soir

Mon général,

Le comte de Boisberthelot est part ce matin avec quinze compagnons pour sa destination ; le temps est superbe et les vents bons ; d'après cela nous espérons qu'il mettra à terre. Tous ceux qu'il avait acceptés, au nombre de soixante et trois, qui restent, sont fâchés de n'être pas de la petite expédition, et murmurent contre ceux qui se mêlent des affaires ; ils disent que s'ils ne sont pas partis, c'est la faute des chefs de division et de cadre, qui ont voulu garder des officiers pour compléter leurs corps. Le fait est que sir Richard Strachan, qui commande les forces de mer, n'a pas voulu partir, ni laisser partir le détachement ; dimanche, le prince avait donné l'ordre aux deux lougres de sortir, ce qu'ils avaient exécuté ; mais l'arrivée des frégates changea tout, et nous n'avons pas pu savoir pourquoi. Le lundi, les vents ont été contraires, et Boisberthelot, d'accord avec M. d'Allègre, a demandé à changer ses dispositions, ce que le prince lui a accordé. Il existe un grand inconvénient à ce que le commandement soit partagé ; il faut dans ce moment, pour ces sortes d'expéditions, la réunion de toutes les autorités, et elle ne peut nous servir que quand elle est mise entre les mains d'un chef qui est tout à nous et qui prend volontiers sur lui pour faire réussir nos entreprises si difficiles qu'elles soient. Un commodore qui n'est pas instruit de notre position et de nos moyens ne nous est pas propre.

Le prince ne peut faire que ses réquisitions ; il les fait, mais s'il arrive qu'on n'y adhère pas, l'exécution est arrêtée. Le prince a envoyé à Guernesey, pour le bâtiment que vous lui avez annoncé, mais il n'en est pas arrivé. Il y a dans les transports, depuis samedi, cent barriques de poudre, ce qui produit cent mille livres pesant ; tout va être porté en Angleterre. Je suis fâché que cette poudre ne soit pas restée ici à notre disposition.

Je vous répète toujours avec un nouveau plaisir que le moment de me rapprocher, qui doit être prochain, met le comble à mon bonheur. Je suis avec le plus respectueux attachement, mon général, etc.

En PS : Je vous ai écrit hier, je présume que vous recevrez mes deux lettres à la fois, mais j'ai écrit pour que vous sachiez le départ de nos amis et j'ai voulu vous apprendre quelle est la quantité de poudre prise sur les patriotes.

Le prince de Bouillon écrit dans ce moment à M. Windham, il n'a pas le temps de vous écrire ; il vous dit un million de choses, il envoie souvent chercher des nouvelles de La Vieuville, jusqu'à présent il n'a pas pu en avoir, on est dans ce moment sur la côte de France pour cet objet.
